

Port-Daniel, le 20 juillet 1951

Mon cher Marcel,

Je t'aurais bien parlé une heure au téléphone hier soir, si je n'étais pas de la sottise espèce à qui parler au téléphone, à longue distance, paraît une telle extravagance qu'elle lui coupe le souffle. Mais je suppose que rien ne changera ce sentiment d'urgence qui me prend au téléphone. Tout de même, ma soirée a été embellie par le son de ta voix. J'espère qu'il en a été de même pour toi.

Dans ta lettre d'hier, tu me disais que tous te lâchent sauf moi. Quant à moi, ne crains pas que cela arrive jamais. Pour les autres, il ne faut pas les englober tous dans ce sentiment que je comprends que tu puisses éprouver. Néanmoins, chéri, il reste que nous sommes riches en véritables amis: le fait qu'ils ne peuvent pas beaucoup nous aider ne doit pas nous cacher leurs vertus.

Je souffre affreusement de voir tes projets mettre tant de temps à prendre corps et visage. Je reste pourtant persuadée que cela n'ira pas toujours ainsi et que nous devons arriver bientôt à un bon tournant. En tout cas, si tu n'as pas de succès, ni pour Jeanne-d'Arc, ni pour Saint-Jérôme, je suis prête à aller avec toi n'importe où dans un village perdu, si tel poste pouvait t'attirer. Et il me semble que, tant que nous serons ensemble, rien de vraiment grave, de vraiment malheureux ne peut nous atteindre.

As-tu donc été porter les deux petits chats à Repentigny? L'appartement doit te paraître vide. Tu as bien fait pourtant: il fallait se défaire de ces chats. Que dit Titsa du départ de sa famille²? Je suppose qu'elle est contente de pouvoir reprendre toutes ses aises.

Il pleut encore aujourd'hui. On n'a jamais vu un été pareil sur ces côtes. Dans l'Ouest, cependant, la sécheresse règne. Quel drôle de monde.

Courage, mon grand, en dépit de tout, je sais que tu arriveras à tes fins. Et j'admire que tu tiennes tête à la meute. Je t'embrasse avec une profonde affection.

Gabrielle